

Images, stéréotypes et consentement : analyser Disney pour éduquer et sensibiliser

Novembre 2025

Introduction

Depuis près d'un siècle, l'entreprise Disney détient une place centrale dans le façonnement de l'imaginaire collectif. Associés à la magie de l'enfance et à un univers immédiatement reconnaissable, leurs films d'animation façonnent durablement les représentations culturelles des petits comme des grands. Or, les opus produits entre les années 1930 et 2000 véhiculent des messages patriarcaux et sexistes. De *Cendrillon* (1950) à *La Petite Sirène* (1989), en passant par *Aladdin* (1992) ou *La Belle et la Bête* (1991), la grande majorité des films reproduit des comportements sexués hérités des contes transcrits par Grimm ou Perrault. Ces récits, trouvant leur origine dans des histoires populaires médiévales transmises oralement de mères en filles, ont été transcrits par des hommes de lettres issus d'une classe sociale bourgeoise. Les marraines, paysannes actives et lignées maternelles ont alors été remplacées par des sorcières, des princes valeureux et des figures paternelles, transformant ces contes d'origine en « contes de fées », destinés aux enfants des classes privilégiées européennes et imprégnés des représentations patriarcales du XVII^e siècle.

En conservant ces schémas, des princesses dociles, irresponsables et promises à de glorieux mariages, des vieilles sorcières jalouses, autoritaires et célibataires et des hommes héroïques et assurés, Disney a contribué à donner une matérialité visuelle durable à des représentations de genre historiquement situées, dont l'influence reste aujourd'hui largement perceptible.

Entre contes et stéréotypes : l'éducation invisible des films Disney

Une image n'est jamais neutre : elle propose un exemple, un modèle, une forme de pédagogie implicite que les individus intègrent par imitation et reproduction au cours de leur socialisation. Cette dynamique s'inscrit dans ce que Simon Massei, spécialisé en sciences de l'éducation, décrit comme un « mille-feuille ». Les Disney présentent un empilement de couches narratives, culturelles et symboliques qui, cumulées, participent à façonner durablement la perception du monde social. Celles-ci véhiculent des rôles sexués, des standards de beauté et contribuent à la culture du viol.

Les rôles sexués

Les films Disney reposent sur une mise en scène très codifiée des rôles sexués, où la féminité et la masculinité obéissent chacune à des normes visuelles, comportementales et narratives précises. Dans son article « *Les dessins animés, c'est pas la réalité. Les longs-métrages Disney et leur réception par le jeune public au prisme du genre* », Simon Massei relève que les princesses adoptent une gestuelle marquée par la pudeur et l'anxiété (cacher leur sourire derrière la main, détourner le regard, jouer nerveusement avec leurs cheveux) et sont très souvent représentées en train de chanter tout en accomplissant des tâches domestiques. Symboliquement associées à l'instinct, au magique, au superstitieux et à un rapport fusionnel avec la nature, elles incarnent un modèle de féminité émotionnelle et innée, en opposition aux savoirs, à la technique et à la rationalité exclusivement attribués aux personnages masculins. Ces derniers, quant à eux, sont définis par une masculinité conquérante. Leur maîtrise du monde, leur assurance et leur héroïsme sont posés comme des qualités acquises et normatives.

Se déploient également des contre-modèles, dont la place dans le récit est liée au degré de conformité à l'hétéronormativité dominante. Du côté masculin, on retrouve d'une part des figures d'hyper-virilité caricaturale, à la musculature massive et à l'absence d'affect (le commandant Rourke dans *L'Atlantide*, les frères Stabington dans *Raiponce*) et, d'autre part, des personnages caractérisés par la minceur, la finesse ou la coquetterie (Jafar dans *Aladdin*, Chi-fu dans *Mulan*). Selon Massei, cette masculinité « défailante », au regard des normes sociales de l'époque, devient un marqueur narratif de dangerosité ou de duplicité, d'autant plus que ces personnages occupent systématiquement des positions dominées ou humiliantes. Du côté féminin, les antagonistes oscillent entre une féminité « trop faible », représentée par des femmes austères et désérotisées (Maléfique dans la *Belle au bois dormant* ou la marâtre de *Blanche-Neige*) et une féminité « trop forte » où la séduction et la volonté de plaire deviennent le signe d'une féminité excessive et dangereuse (Mère Gothel dans *Raiponce*). Ces extrêmes dessinent les frontières de la « bonne féminité », dans lesquelles les héroïnes doivent se maintenir en équilibre. À travers ces choix narratifs et visuels, Disney compose un véritable répertoire de la féminité et de la masculinité, où les rapports de pouvoir entre les sexes se trouvent subtilement naturalisés et esthétisés et transmis au jeune public comme allant de soi.

Les standards de beauté

À ces rôles genrés et hétéronormatifs s'ajoutent une seconde « couche » au mille-feuille décrit par Massei, les standards de beauté. La transposition des contes écrits vers l'image animée a offert aux studios Disney l'occasion de définir précisément l'apparence, la gestuelle et la manière d'être corporelle de leurs personnages. Pour les héros masculins des années 1930 à 1990, la « bonne » masculinité se traduit largement par des visages anguleux, une carrure imposante, un esprit de conquête et une assurance inébranlable, qui naturalisent la force, la

maturité et l'initiative comme attributs masculins. Les princesses, quant à elles, sont caractérisées par une silhouette fine, des traits gracieux, des yeux démesurément grands et une peau sans défauts. Leur minceur peut d'ailleurs être associée à celle des mannequins publicitaires dont les princesses reprennent parfois les poses (Goffman, 1977). Cet idéal de beauté est d'ailleurs accentué par les personnages au rôle « méchant », qui sont souvent représentés avec moins finesse et des défauts plus prononcés (Ursula dans *La Petite Sirène*, Anastasie et Javotte dans *Cendrillon*). La jeunesse est aussi une caractéristique marquante des princesses Disney, en opposition à la vieillesse des antagonistes féminins. En façonnant les imaginaires dès la petite enfance, ces modèles contribuent à diffuser une image irréaliste et souvent perçue comme malsaine de la « féminité parfaite ».

Ces héroïnes ont longtemps incarné des standards de beauté occidentaux, dans un univers dominé par des princesses caucasiennes où la beauté était étroitement associée à la blancheur (Blanche-Neige, Cendrillon). À partir des années 1990, un mouvement de « désethnicisation » apparaît avec l'introduction d'héroïnes amérindiennes, orientales ou asiatiques (Pocahontas, Jasmine, Mulan), puis la première princesse noire avec Tiana en 2009. Toutefois, même avec cette diversification, Disney reste largement centré sur les standards de beauté occidentaux. Les héroïnes issues d'autres cultures sont souvent représentées avec des traits largement occidentalisés, comme si un seul modèle de beauté s'imposait. De plus, ces nouveaux personnages semblent adopter des caractéristiques masculines qui, implicitement, dévalorisent tout ce qui avait été attribué à la féminité. Ainsi, loin de refléter une pluralité réelle des corps et des visages, elles perpétuent une vision homogénéisée, normative et hiérarchisée de la beauté féminine.

La culture du viol

La dernière strate du mille-feuille de Simon Massei renvoie à la culture du viol et à la question du consentement. Les anciens films Disney s'inscrivent dans un ensemble de normes qui minimisent les violences sexuelles, banalisent l'absence de consentement et renforcent l'idée que les femmes doivent être passives tandis que les hommes prennent l'initiative. L'exemple emblématique est celui de *La Belle au Bois Dormant*, lorsque le prince embrasse Aurore alors qu'elle est inconsciente. Cette scène, souvent dénoncée par les critiques féministes, romantise un geste non consenti présenté comme un acte d'amour. Bien que cet acte de violence ait été diminué comparé à l'oeuvre originale, évoquant un rapport sexuel non consenti, un baiser forcé constitue une agression sexuelle, réprimée par la loi pénale. La plupart des romances Disney reposent sur des rapports amoureux asymétriques, où l'homme agit, conquiert, décide, tandis que la femme attend, espère ou se laisse choisir. Comme le souligne Massei, ces films « *édifient toute une grammaire des rapports de séduction* », valorisant l'initiative masculine et occultant l'accord explicite de l'héroïne. Cette mise en scène suggère que le désir masculin est naturel, irrésistible et que le rôle des femmes serait d'y répondre ou de s'y adapter.

Ce modèle narratif s'inscrit en écho aux représentations historiques du genre et de la sexualité, où le consentement des femmes n'a longtemps pas été reconnu, ni juridiquement ni socialement. Pendant des siècles, les violences sexuelles étaient

minimisées, parfois justifiées, dans un système où les besoins masculins étaient prioritaires et l'autonomie sexuelle des femmes comme secondaire, voire inexistante. En France, le viol conjugal n'a été consacré comme infraction pour la première fois qu'en 1990. Les luttes féministes, depuis les années 1970 puis avec le mouvement #MeToo, ont progressivement affirmé la centralité du consentement et révélé l'ampleur des violences subies par les femmes. L'existence d'un consentement libre, éclairé, préalable et révocable n'est pleinement reconnu dans la loi qu'aujourd'hui (Cf. *article juridique la notion de consentement dans le droit pénal et loi n°2025-1057 du 6 novembre 2025 modifiant la définition pénale du viol et des agressions sexuelles*).

Dans ce contexte, les récits Disney contribuent à transmettre culturellement des normes où le désir masculin domine, où la résistance féminine est absente ou interprétée comme un jeu de séduction et où le consentement n'est jamais représenté explicitement, en normalisant la culture du viol, la rendant romantique, magique ou inoffensive aux yeux d'un très jeune public. Il convient toutefois de nuancer cette analyse car les films Disney ont évolué au fil des décennies, proposant des héroïnes plus émancipées et des récits qui critiquent parfois les comportements masculins stéréotypés, comme le montrent Mulan ou Mérida dans *Rebelle*. Les Disney actuels représentent de mieux en mieux la diversité et viennent briser les codes sexistes et patriarcaux. Par ailleurs, si les dessins animés participent à la socialisation et au maintien des stéréotypes, ils n'en sont pas les seuls vecteurs : le milieu familial, le genre et l'expérience quotidienne influencent également la façon dont les individus interprètent et intègrent ces représentations. Ainsi, Disney constitue un outil de socialisation parmi d'autres, dont l'impact doit être compris dans un contexte plus large.

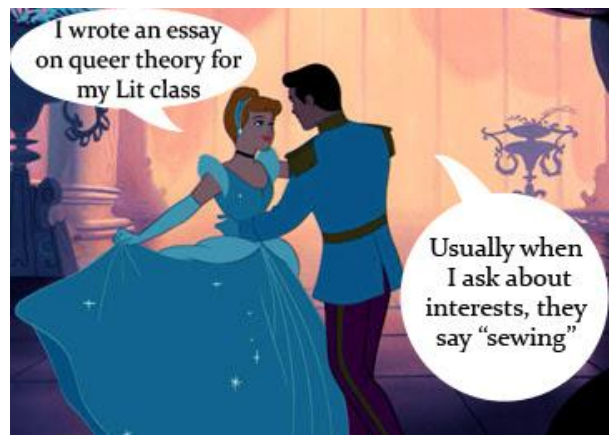
Réutiliser les images Disney pour déconstruire les stéréotypes

Les films Disney, étant des supports culturels très présents dans notre société, l'enjeu n'est pas de les supprimer mais de savoir comment les utiliser pour éduquer et sensibiliser. D'après Célia Sauvage, docteure en études cinématographiques et audiovisuelles, ces images peuvent devenir des outils pour aborder des sujets sérieux comme le consentement, les violences sexuelles ou les rapports de genre, en déconstruisant les messages implicites transmis par les contes et en posant les bases de l'éducation à la vie affective, relationnelle et sexuelle (EVARS) à tout âge.

Un exemple marquant est celui des fanarts, qui réutilisent les personnages Disney pour véhiculer des idées féministes. Ainsi, Blanche-Neige peut annoncer à son prince que son livre préféré est *The Purity Myth* (Valenti, 2009), Ariel découvre ses jambes non épilées et Cendrillon est photoshopée sur le corps de Rosie the Riveter. Ces détournements permettent d'aborder des thèmes contemporains tels que les inégalités professionnelles et salariales, l'autonomie des femmes, le droit à une sexualité libre ou la dénonciation de la culture du viol. Dans ce processus, les princesses deviennent les porte-voix de causes socio-politiques détachées de l'univers des contes de fées.



Aurore : Wouah. Excuse-moi, mais en quoi le fait que je dorme seule ici implique-t-il un consentement ?



Cendrillon : J'ai écrit un essai sur la théorie queer pour ma classe de littérature.

Prince : D'habitude quand je leur demande leurs

centres d'intérêt, elles répondent « la couture »

En utilisant la popularité de ces figures iconiques, les fanactivistes et fanartistes se réapproprient des symboles stéréotypés pour transmettre des messages féministes percutants et marquants. Cette démarche montre qu'il est possible de transformer un matériau culturel ancré dans des normes patriarcales en outil critique et pédagogique, en exploitant la notoriété et la familiarité des princesses pour éduquer et sensibiliser le public à la lutte contre les inégalités de genre. Ces films, qui parlent à tous·tes et ont marqué notre enfance, offrent des outils pédagogiques et de sensibilisation précieux pour les filières de l'enseignement supérieur. Ils peuvent nourrir des modules sur la prévention des VSS, l'éducation à la sexualité et au consentement, ou encore les études de genre. L'analyse des images, enrichie par des pratiques critiques comme les fanarts ou les détournements féministes, permet de mobiliser la culture populaire pour transmettre des messages éducatifs et socio-politiques aux étudiant·es et aux futur·es professionnel·les de l'éducation.